

**Amicale des Anciens
et Anciennes élèves
du Collège,
des E.P.S,
du lycée de BARBEZIEUX**



Année 2009



Bulletin N°25

SOMMAIRE

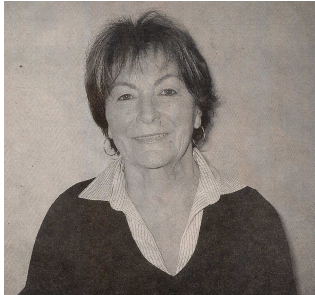
1 - Mot de la Présidente	Page 2
2 - Excursion à MARENNES et BROUAGE le 1 ^{er} juin 2008	Page 3 à 6
3 - Rencontre annuelle 16 mai 2009	Page 7
4 - Le Cinq centenaire d'Elie Vinet Le timbre « Elie Vinet » en vente pour les philatélistes	Page 8
5 - Le Lycée chemine (M. Laferrère)	Page 9 - 10
6 - Hommage à un principal : Monsieur DESMEUZES	Pages 11 à 13
7 - Sur les pentes du Mont Cassino	Pages 14 à 28
8 - Le courrier des lecteurs	Page 29
9 - Forces vives	Page 30
10 - La petite musique	Pages 31 à 38
11 - Ils nous ont quittés.	Page 39
12 - Comité de l'Amicale	Page 40
13 - Les adhérents et sympathisants de l'amicale	Pages 41 à 48



AUBERGE DU CHATEAU
Toutes réceptions
Traiteur en extérieur
Restaurateur de la Foire

Place du Château - 16300 BARBEZIEUX
Tél. 05.45.79.02.02 - Fax 05.45.79.02.03

Le mot de la Présidente



Notre journal accuse en 2009 un quart de siècle d'existence « 25 ans » le bel âge - les catherinettes le fêtent, nous aussi ! Et comment ? Me direz-vous - Et bien, nous avons une chance inouïe !

Cette année Madame le Proviseur a eu l'idée géniale de mettre en lumière, à l'occasion des 500 ans de sa naissance, le grand humaniste Elie Vinet. Illustre éponyme du lycée depuis 1984 (grâce aux efforts conjugués de l'Amicale des anciens élèves et du proviseur de l'époque, Monsieur Biot), né à St Médard, élève à Barbezieux, il sera honoré les 15 et 16 Mai prochains, et nous serons de la fête.

De prestigieux intervenants, universitaires de talent, vous parleront de lui, de Montaigne, La Boétie, d'Ausone bien évidemment.

J.C Audoin a mis en musique un de ses poèmes, traduit par Mme Laferrère, ce sera un moment très émouvant.

Cet événement, unique à tout point de vue, je souhaite que vous le viviez avec nous à Barbezieux.

L'Amicale a voulu pérenniser cet hommage à Elie Vinet et pour ce faire a édité, avec l'aide de la poste, un timbre qui sera rare et recherché par les philatélistes.

Vous le voyez en couverture du bulletin.

Un bureau de poste temporaire s'installera au Lycée le 16 Mai, profitez en et faites plaisir à vos amis amateurs

(Retenez les dés à présent au 05 45 78 27 81)

Le bureau de l'Amicale espère vous retrouver nombreux le samedi 16 Mai ; ce sera une journée exceptionnelle, un bon repas nous réunira au restaurant du château. Nous ferons tout pour que le mariage de la culture, de la gastronomie et des émotions soit réussi !

A bientôt

Suzette JARDRY

Excursion à MARENNES et BROUAGE

Le 1^{er} juin 2008

Gymnase Jean-Guy Ranson, 8h15

Sous une pluie battante, le moral un peu atteint, nous prenons le départ.

Les retrouvailles, les souvenirs, les bonnes histoires font que le voyage se passe gaiement et parfois bruyamment; que de choses à se raconter!!



Il pleut toujours en arrivant à Marennes, il a même plu dans le bus qui n'était pas de la première jeunesse!

Bien accueillis à la cité de l'huître, une nouveauté touristique qu'il faut avoir visitée, nous nous dirigeons vers des cabanes sur pilotis, en bois de couleur, équipées de la technologie la plus moderne (casques en quatre langues, écran trois dimensions..). Un bon texte, présenté de façon pédagogique mais pleine d'humour nous fait parcourir l'histoire de l'huître de A à Z accompagnée de films d'une grande beauté.

Cinq cabanes rivalisent d'effets curieux, bien inscrites dans le site, elles se visitent avec plaisir, sans temps mort, et lorsque la visite se termine chacun a une folle envie de manger des huîtres.



Des plateaux garnis nous attendent: beurre, citron, pain frais, vin blanc, tout est prêt pour une dégustation bien venue, agréable et appréciée.

Et cerise sur le gâteau, le soleil pointe le bout de son nez et va nous accompagner jusqu'au soir.



Arrivés au restaurant "Le grand bleu" construit sur la mer, face au pont d'Oléron, nous assistons au départ de la compétition internationale de jet ski. Des hélicoptères surveillent la course, le tout ne manque pas d'allure!

La mise en bouche de la Cité est oubliée et il faut penser au repas gastronomique: huîtres, bulots, saumon, moules, faux-filet, frites, île flottante, chacun avait pu choisir son menu en s'inscrivant et chacun fait honneur au repas.

Au moment du dessert, les anciens et anciennes élèves se sont présentés, les dames déclinant leur nom de jeunes fille et les messieurs donnant d'abord leur nom puis leur prénom comme à l'époque. C'était touchant !

"VERNINE Francis!" je revoyais le petit Francis en culotte courte, derrière son pupitre en 1948!

Tous nous avons un peu évoqué notre itinéraire de vie. Mais toujours revenaient le lycée et le collège, les années d'internat (pour beaucoup), cet attachement à nos professeurs.

Parmi nous ce jour là, il y avait madame Mounier, notre prof de gym.

Malgré de récents événements douloureux, elle avait tenu à nous accompagner. Toujours jeune et sportive, (elle faisait encore du roller à 80 ans!) sa présence nous a émus et nous la remercions.

Après le café et le pousse café (personne n'avait à conduire parmi les élèves) nous sommes allés visiter Brouage.



En pleine rénovation, les bâtiments, « comme la poudrerie » sont magnifiques, le centre très animé et puis il y souffle un air venu du Canada ;

- **on repense à Champlain**
- **et sur les remparts on respire le même air que celui que Marie Mancini, victime de la raison d'état, venait respirer en pensant à Louis XIV, son grand amour.**

Brouage est chargé d'histoire et les yeux émerveillés nous avons regagné Barbezieux.



Encore une belle journée remplie d'amitié, de souvenirs communs, fabriqués par 50 anciens élèves, profondément attachés à leur "bahut".

Nous essaierons de faire aussi bien (Claudette Mallet, Claudette Bardon, Marie-Claude Bui-Quôc, André et Dany Meurillon, Francis Vernine et moi) l'an prochain.

Suzette Jardry

Chez Fatima

*Alimentation générale - décoration florale - mariage
ouvert 7 jours/7*



RENCONTRE ANNUELLE DES AMICALISTES
16 mai 2009

9 h 00	Accueil devant le Lycée de Barbezieux
9h 15 - 10 h	Ouverture du cinq centenaire d'Elie Vinet <ul style="list-style-type: none">• Visite des expositions proposées par l'amicale et la poste (timbres de variété – locaux etc...)• vente du timbre Elie Vinet avec cachet temporaire
10 h 00	Conférence de Mr DUBASQUE « évocation du quatre centenaire »
11 h 00 à 12 h 15	Conférences : « Elie Vinet du village des planches à Burdigala » par Mme MILAGROS NAVARRO CABALLERO « Ausone et Elie Vinet rencontre à Burdiga » par JP BOST
12 h 15	Pose du cadran solaire au lycée par les élèves
13 h 00	Repas « Restaurant du château »
16 h 00	<u>Salle du château</u> <ul style="list-style-type: none">• conférence : « la peste à Bordeaux »• Conférence : « Montaigne et la Boétie »
17 h 30	<u>Lycée agricole de Salles de Barbezieux</u> <ul style="list-style-type: none">• Exposition sur l'histoire de la culture du SAFRAN
20 h 30	<u>Salle du château</u> <ul style="list-style-type: none">• Concert de clôture par la chorale du conservatoire

CINQ CENTENAIRE D'Elie VINET

Grand jour pour le timbre Élie Vinet



Les philatélistes pourront acheter :

- des **timbres**
- des **enveloppes** (fleur de safran + château de Barbezieux)

Sur lesquelles sera collé le timbre Elie Vinet, et le cachet temporaire.

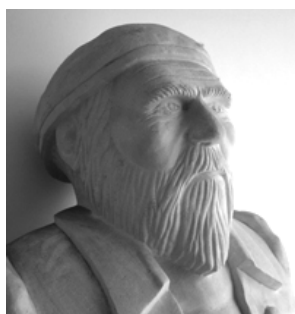
Un bureau de poste temporaire sera installé au lycée ce jour là.

La poste nous offre 2 expositions:

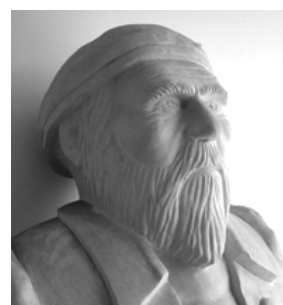
- la première concerne **les timbres de variétés**
(Erreurs - absence de bande phosphore - de dentelure de couleur...)
- la deuxième les "**prêt à poster**" locaux.



LE LYCEE CHEMINE



Maître Vinet,



Voici maintenant cinq cents ans que vous êtes apparu sur cette terre, à Saint-Médard de Barbezieux. Combien vous l'avez aimée, combien vous avez cherché à la comprendre, obstinément, courageusement, modestement !

Rien n'a pu vous arrêter en cette époque troublée : ni l'intolérance religieuse, ni la peste toujours menaçante, ni les jalousies de vos confrères n'ont pu vous détourner de votre quête du savoir qui se confondait pour vous à celle du bonheur.

Au mois de mai, nous vous fêterons, tous ensemble et, fidèles à ce que vous étiez, nous évoquerons tout ce qui fut votre vie : travail d'érudit bien sûr ; d'archéologue, de philologue, mais aussi curiosité enthousiaste pour un monde complexe et beau, envie de transmettre à cette jeunesse que vous avez entourée de bienveillante exigence et joie toujours renouvelée de découvertes infinies...

Maître Vinet, vos élèves de 2009 sont, je le crois, heureux chez vous : ils y côtoient des poètes, des comédiens, des musiciens et... des professeurs, comme vous soucieux de les amener au meilleur d'eux-mêmes et de les conduire à la réussite. Les résultats aux examens sont toujours excellents (92% de réussites au baccalauréat, toutes séries confondues, 82% au BTS Assistant de gestion PME-PMI).

Le lycée est sans cesse rénové, la salle de restauration est maintenant dotée d'un self accueillant, les peintures vont être très prochainement rafraîchies. Le

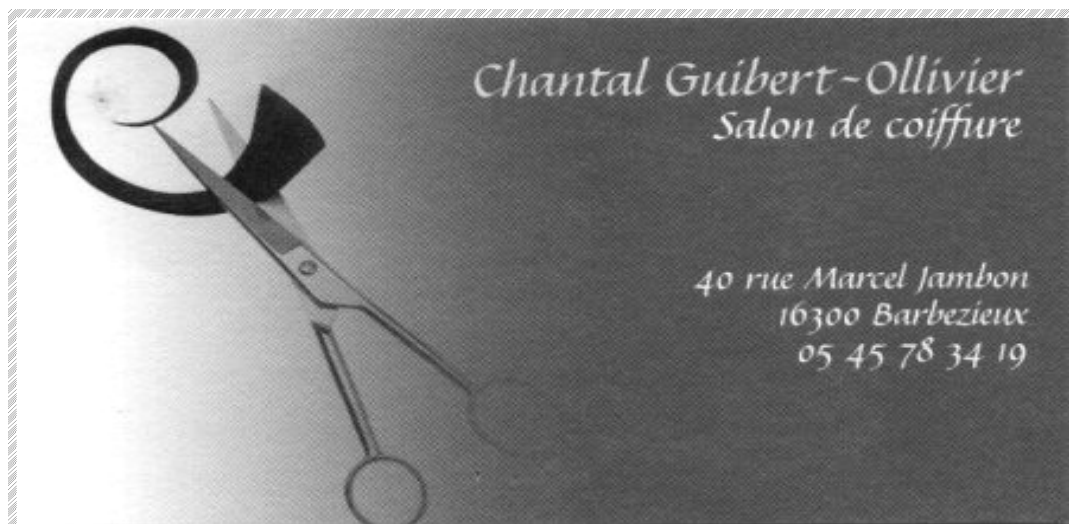
nouveau foyer fonctionne à la satisfaction de tous, ainsi que la salle de musique où répètent chaque mardi de jeunes auteurs en compagnie d'Angel Pailhou et des professeurs porteurs du projet « langues et musique ».

L'année prochaine, c'est l'internat des garçons qui devrait être métamorphosé, puisqu'il s'agit là du premier projet voté lors de la deuxième séance du budget participatif des lycées, dispositif mis en place par la Région pour que les usagers puissent donner leur avis sur les améliorations à apporter dans leur vie quotidienne.

Vous qui avez tant voyagé, Maître Vinet, vous seriez satisfait de voir nos étudiants découvrir les merveilles de Prague et de Vienne, nos terminales STG passer de l'Assemblée Nationale au Musée d'Orsay, nos élèves de seconde arpenter les rues de votre Bordeaux... Et je ne vous parle pas de ces sorties au théâtre, au salon de la littérature européenne de Cognac, à Chassenon... Souvent, lorsque le bus s'éloigne, je pense à vous qui avez justement pensé que le savoir n'était pas seulement dans les livres et qui profitez du moindre rayon de soleil pour parcourir votre Saintonge à la recherche de quelque vestige du passé... D'ailleurs, l'équipe de Cinélycée vous a retrouvé et son indiscrete caméra a suivi vos pas jusque sur le chemin de l'école ! Mais vous verrez le résultat, comme nous, le 15 mai !

Cher Maître Vinet, nous allons bientôt nous retrouver autour de vous, toutes générations et opinions confondues, dans l'oubli hélas éphémère d'un monde dénaturé par la recherche permanente du clinquant et du profit... Je souhaite que ces moments privilégiés soient à la fois savants, modestes, joyeux, pleins de douceur et d'espérance, aussi simples et heureux que cette fleur des champs, sur le bord d'un chemin au hameau des Planches, commune de Saint-Médard.

Maylis Laferrère, proviseur



HOMMAGE A UN PRINCIPAL



Octobre 1960

C'est la rentrée au collège de Barbezieux, pas encore baptisé: lycée.

J'étais élève externe en seconde M. Le Principal s'appelait :

« Monsieur Desmeuzes »

Un homme qui en imposait, par sa stature. Il tutoyait les garçons comme les filles ; peut-être ne voulait-il pas faire de différence ? Ou montrer qu'il était proche de nous ?

A cette époque, il y avait une classe de "seconde Moderne "et une autre de "seconde Classique". Or, les élèves étaient plus nombreux dans la première que dans la deuxième. Afin d'obtenir un nombre plus équilibré, il avait été décidé de faire passer environ cinq élèves de Moderne en Classique, sans au préalable, les consulter. On choisissait les cinq élèves dans les dernières lettres de l'alphabet. Mon nom de

famille commençait par R, j'étais apte pour le voyage vers la section classique.

Impossible à me résoudre à ce changement. Je ne supportais pas que l'on m'impose une décision, parce que cela "arrangeait". Beaucoup pensaient comme moi, mais personne n'osait intervenir. Une idée me vint alors: pourquoi ne pas demander aux élèves, ceux qui seraient volontaires pour changer de classe?

Alors que nous attendions le professeur, j'ai posé la question. Le résultat a dépassé mes espérances: une dizaine de copains et copines étaient prêts à partir. Alors, j'étais déterminée à aller jusqu'au bout. J'ai parlé à une camarade de mon intention d'avoir un entretien avec Monsieur le Principal.

- effarée, elle trouvait que j'allais trop loin - mais elle était prête à m'accompagner.

Aussitôt, nous nous sommes dirigées vers le secrétariat, et nous avons obtenu un rendez-vous.

Au jour et à l'heure fixés, nous sommes allées ensemble, à notre entretien.

J'ai dit à ma camarade de n'en parler à personne.

Nous nous sommes trouvées dans un grand bureau, un peu intimidées.

Monsieur le Principal s'est excusé d'être en retard, puis il nous a demandé l'objet de notre démarche. Je l'ai d'abord remercié de bien vouloir nous recevoir, et je lui ai expliqué les raisons de notre présence.

Il m'a écoutée attentivement et a approuvé l'idée de consulter les élèves. Ensuite il m'a demandé quel était le premier cours que nous avions le lundi matin -" c'est mathématiques, à 8 heures, au premier étage, salle B"- " bien, j'y serai, je poserai la question, et s'il y a assez d'élèves, pas de problème, mais, dans le cas contraire, tu passeras en classique, avec les autres "- " je suis d'accord "-

L'entretien terminé, je l'ai remercié à nouveau, de nous avoir écoutées. Il m'a répondu-" c'est tout à fait normal, c'est mon rôle de Principal, et cela me fait énormément plaisir de constater que tu t'intéresses à ce qui se passe dans ton collège"

Le Lundi suivant, Monsieur le Principal a tenu sa promesse: à 8h10, il entra dans la classe de mathématiques et demandait:" Parmi vous, qui veut aller en seconde classique ?". Plusieurs mains se sont levées. Le nombre exigé était même dépassé. J'étais assise au premier rang. Avant de partir, Monsieur le Principal s'est adressé à moi, et m'a dit: "es-tu satisfaite?- beaucoup, merci, Monsieur".

Quelle victoire! Un immense soulagement m'envahissait, et du bonheur. J'avais triomphé des obstacles grâce à de la franchise et de la courtoisie, ce qui a facilité les rapports entre les maîtres et les élèves.

Maintenant, y a-t-il moins de difficultés à s'entretenir avec un chef d'établissement ?

Il y a 49 ans, nous étions comme paralysés, "figés". Mon intention a surpris, étonné; c'était peut-être, les premiers pas vers l'époque actuelle, où les relations sont plus cordiales.

J'ai compris que l'on peut intimider par sa position hiérarchique, mais aussi, être ouvert "aux plus petits".

Merci, Monsieur Desmeuze, jamais je n'ai oublié le jour où vous avez si simplement et avec beaucoup de bienveillance, prêté une oreille attentive à une gamine qui défendait une cause, sa cause...

Michelle Richet (Patureau)

ARTISAN
BOUCHER

COMPAGNONS
DU GOUT
ACCÈS • QUALITÉ • SERVICE • FRANCHISE

Boucherie/Charcuterie
Traiteur
David NARGEOT

47, rue Victor Hugo
16300 BARBEZIEUX

tél/fax : 05 45 78 01 75

FLEUR DE PEAU

Maroquinerie
Articles de voyage
parapluies
gants - ceintures

Pierrette
Boureau

12, rue Saint Mathias
16300 BARBEZIEUX

Tél. 05 45 78 83 23

SUR LES PENTES DU MONT CASSINO, Non loin du fleuve « LE GARIGLIANO »

L'un est parti de Barbezieux, l'autre de La Rochelle, mais leur départ n'a pas été simultané.

Le premier comptait effectuer toute sa carrière d'enseignant en Algérie, et un an après sa sortie du Collège de Barbezieux, en 1939, il avait adressé une demande au directeur de l'école normale d'Alger pour être admis à la section spéciale qui préparait à l'enseignement des indigènes. La demande ayant été agréée, il devait rejoindre cette grande et belle école installée à "Bouzaréah", un quartier éloigné d'Alger, à la rentrée d'Octobre 1939. Mais la déclaration de guerre contre l'Allemagne le 3 Octobre 1939 avait tout remis en question, et le 10 Juin 1940 au lieu de regagner l'Algérie, Pierre alla poser son sac dans une caserne de Rochefort, mobilisé dans l'infanterie coloniale, où un seul capitaine dut accueillir 2000 appelés.

Pierre avait fait de la P.M.S. (préparation militaire supérieure) pendant ses dernières années au Collège, sacrifiant une partie de ses loisirs pour pouvoir accomplir son service militaire comme aspirant, mais cette promotion ne lui servit à rien, car en arrivant dans sa nouvelle caserne il fut désigné comme tireur au F.M. (fusil mitrailleur). Dès ce moment, les événements se précipitèrent.

Les Allemands après un bombardement de nuit par avions arrivent et encerclent la caserne où sont réunis tous les nouveaux appelés. Cependant Pierre a repéré une petite porte de l'enceinte qui n'est jamais fermée à clef, et il décide de s'évader avec un camarade normalien à Périgueux. Ils peuvent s'enfuir et marchent sans encombre pendant deux jours pour atteindre Cognac en suivant la Charente, vêtus de leurs pantalons de golf kaki qu'ils ont reçus de l'armée et qu'ils trouvent un peu trop voyants. Ils les remplacent le plus rapidement possible par des vêtements civils donnés par des paysans.

A Cognac leurs routes divergent, l'un prend un car pour Barbezieux, l'autre un car pour Périgueux.

Pierre avait donc retrouvé sa famille à Barbezieux, mais ce ne fut qu'une petite trêve, car le 1^{er} Août 1940 il dut rejoindre les chantiers de Jeunesse dans la Brenne, où il demeure jusqu'en Février 1941.

De retour à Barbezieux, donc en zone occupée, il put commencer sa carrière dans l'Education nationale, mais il reçut de l'Ecole normale d'Alger, avec laquelle il avait repris contact, une nouvelle affectation pour la Section Spéciale, où il était attendu dès le 1^{er} Octobre 1941. Faute de pouvoir obtenir l'autorisation des autorités allemandes d'occupation, il

décida de franchir clandestinement, la ligne de démarcation à bicyclette près de Langon. Aussitôt arrivé de l'autre côté, en zone libre, Pierre a abandonné son vélo pour le train qui le conduit à Marseille où il embarque tout régulièrement et il arrive enfin à Alger, puis sans tarder à l'Ecole normale de Bouzaréah. Neuf mois plus tard il a terminé son stage avec son certificat d'aptitude pédagogique en poche et reçoit une première affectation dans la région du Chélif. Mais l'armée le rappelle après le débarquement des Américains en Afrique du Nord et il effectue alors une période militaire à Cherchell d'où il sort aspirant-officier en Septembre 1943.

Jean a quitté la Rochelle pour échapper aux rafles de la Gestapo. Lui aussi a décidé de rejoindre l'Algérie mais pour s'engager dans les forces françaises.

Parti au début de Mars 1942 il franchit à son tour la ligne de démarcation près de Langon mais à pied et de nuit, pris en chasse par un passeur qui connaît les habitudes des patrouilles allemandes accompagnées de chiens policiers; puis il emprunte un autobus et un train pour arriver finalement à Port-Vendres où il rencontre deux basques dans le port. En voyant son regard affamé ils ont partagé leurs victuailles avec lui, et tous les trois montés à bord du " Gouverneur général Cambon", pour demander au commandant, "le Pacha" de les emmener à Gran, destination du paquebot pour la nuit suivante, mais à leurs risques et périls car si le navire est arraisonné et fouillé en cours de route, il devrait les faire jeter préalablement à la mer afin d'éviter que son bateau ne soit coulé pour avoir pris des passagers clandestins. Les trois garçons ont alors disparu dans les cales et celles ci furent seulement réouvertes à Oran, au terme de la traversée.

Aussitôt arrivés à Oran et sans un centime en poche Jean et ses deux camarades ont franchi le seuil de la caserne. Lorsque l'officier recruteur lui a demandé dans quelle arme il voulait s'engager, Jean a répondu :

- " - Je voudrais entrer dans l'aviation.
- On n'a pas d'avions a répliqué l'officier.
- Je voudrais alors entrer dans les chars.
- On n'a pas de chars a rétorqué l'officier."

Il restait soit l'artillerie, soit l'infanterie, et Jean réfractaire à la marche a choisi finalement l'artillerie. Ce petit entretien fait apparaître la pauvreté de l'équipement et des moyens militaires dont disposaient les forces françaises en Afrique du Nord sous le gouvernement de Vichy. Des inspecteurs allemands en contrôlaient les effectifs, les armes et les munitions.

C'était un Vendredi 13, le Vendredi 13 Mars 1942, et Jean fut enrôlé dans le 63^e Régiment d'artillerie basé à Fez, et à cette date nos

deux personnages se trouvent donc en Afrique du Nord, prêts à toutes les aventures.

Il y a Pierre Chesson, ancien élève du Collège de Barbezieux, l'un de mes meilleurs amis. Il est né le 20 Janvier 1920 et ce Vendredi 13 Mars 1942 il se trouve dans cette école qu'il a pu rejoindre, à Alger-Bouzaréah, à 8 ou 10 km du centre, sur les hauteurs baignées par le vent (Bouzaréah = baiser du vent), en Mars où le soleil commence à chauffer et à préparer le printemps avec, en prime, quelques petites insulations pendant les heures d'enseignement agricole à l'encontre de jeunes recrues de métropole peu averties (j'en ai été moi-même victime) et puisque je suis dans ces lieux inoubliables, une véritable oasis de paix, j'évoquerai un autre ancien élève du Collège de Barbezieux que j'ai rencontré là, mais plus tard, le 19 Octobre 1946, un garçon plein de gentillesse, serviable et d'un grand "talent" pédagogique puisqu'il est devenue comme Pierre inspecteur de l'éducation nationale, Alban Peyraud, qui figure parmi les membres de notre Amicale. Revenons à notre premier personnage.

L'enseignement agricole est donc au programme de Pierre, mais aussi la langue arabe dans son parler et son écriture (ce qui n'est pas une mince affaire). Mais il effectue surtout des stages dans les écoles de garçons de la Kasba, pour apprendre son métier d'enseignant dans des conditions particulières au pays, et à la sortie des classes il faut parfois se méfier des grands frères toujours prêts à venger quelques paroles ou quelques actes mal supportés.

Le deuxième personnage s'appelle Jean de la houssaye. Il est né le 2 Décembre 1922 à La Rochelle et huit ans plus tard deviendra mon beau frère, aussi m'est-il permis de penser que vous accepterez de le voir apparaître dans notre bulletin. A la caserne d'Oran on leur a spécifié à lui et à ses deux camarades qu'ils étaient maintenant engagés et qu'ils ne devaient pas sortir de la caserne sans permission. Mais dès qu'ils ont pu s'échapper ils sont allés faire un tour en ville et le premier spectacle qui s'offrit à leur yeux, ce fut celui d'un marin français étendu sur le sol, un couteau enfoncé dans le dos.

Bienvenue à Oran!

Mais quelques jours plus tard Jean est parti par le train rejoindre son régiment à Fez, avec quelques autres engagés, dont les deux basques, conduits par un sous officier.

Son régiment était constitué de deux groupes, l'artillerie de montagne et la section motorisée. Ayant en poche tous les permis obtenus dans le civil, Jean a pensé qu'il pourrait choisir le groupe motorisé et de nouveau le voici devant un officier qui décide. de montagne parce que vos

aptitudes physiques pourront ainsi être mieux utilisées. Les mulets ont l'échine haute, pour installer un canon sur leur dos on doit être grand, donc pour vous le meilleur choix c'est celui de l'artillerie de montagne". Que répondre à ces arguments, surtout lorsqu'on apprend que ce petit canon pèse près de cent kg?

Les deux camarades basques ont été affectés sans problème au groupe motorisé, selon leur désir. Mais par la suite ce groupe motorisé fut envoyé en Tunisie combattre les troupes du général Rommel, avec leur équipement de fortune, notamment des canons qui dataient de la guerre de 14-18. Leurs obus glissaient sur les plaques d'acier des tanks allemands, contrairement aux obus modernes qui ont des ogives molles s'accrochant à la paroi et la traversant en quelques dixièmes de secondes. Ils furent réduits à se battre avec des bouteilles d'essence enflammées qu'ils tentaient d'envoyer sur les conducteurs des tanks allemands et presque entièrement anéantis. Le capitaine en choisissant à sa place avait sauvé la vie de Jean.

Les nouveaux arrivés étaient cantonnés en dehors de Fez. Ne faisant pas partie des effectifs officiels, il fallait les camoufler dans le bled.

C'est là que se situe le premier exploit du jeune artilleur.

Il y avait dans le cantonnement quelques dizaines de soldats de l'armée irrégulière sous le commandement d'un sous officier. Un jour un arabe survient pour demander l'aide d'un "toubib" en vue de procéder à un accouchement difficile, celui de sa femme. Sans l'ombre d'une hésitation le sous officier désigne Jean qui part illico. Arrivé sur les lieux, en présence de la femme qui poussait de grands cris, Jean ne s'est pas posé de question, il a mis une main sur son ventre et... miracle, l'enfant a jailli tout seul. L'assemblée était en grande admiration. En fait la peur de la patiente, toujours voilée à l'extrême et découverte dans la partie la plus intime d'elle même, avait occasionné une telle émotion, un tel choc quand elle avait senti cette main étrangère sur elle, celle d'un homme et qui plus est celle d'un "roumi", que tout avait contribué en elle à une folle réaction libératrice.

Les soldats bénéficiaient parfois de quelques permissions, et comme tous les troupiers ils étaient attirés par certains endroits, comme celui de la Médina à Fez, en particulier le quartier de Moulay Abdallah réservé aux arabes. Les instructions qu'ils recevaient de leurs supérieurs leur enjoignaient de rester en groupe, car la patrouille de la Légion étrangère, composée de 12 hommes et d'un sous officier, avait disparu un jour sans laisser de traces. Mais ils étaient tentés par un spectacle pour lequel on leur réclamait espèce sonnante et trébuchante: Quelques femmes se trouvaient allongées sur le dos dans un endroit peu éclairé, un cigare entre les jambes planté à l'endroit que vous supposez. Sollicité

par les contractions de leur ventre, ce cigare laissait échapper de la fumée, comme s'il eût été placé plus haut à l'endroit normal.

Quelles aventures, direz-vous, elles ne méritent pas louanges et admiration! Mais c'est pour adoucir ce qui viendra plus tard.

Un beau matin on leur annonce que les Américains viennent de débarquer en Afrique du Nord. Conformément aux ordres de l'amiral Darlan, fidèle au gouvernement de Vichy, les troupes françaises devront s'opposer à leur progression. Mais la bataille dans les lieux qu'ils devaient défendre n'a duré que 24 heures. La légion étrangère comme toujours disciplinée et fidèle à ses officiers avait attaqué à la baïonnette contre des soldats armés jusqu'aux dents et n'avait pu opposer une longue résistance, ils avaient été décimés. Un accord est intervenu entre les Américains et l'amiral Darlan, et par la suite les officiers qui avaient refusé de se battre ont été félicités, et ceux qui s'étaient battus sanctionnés.

L'amiral Darlan fut assassiné par un officier français à la fin de 1942, payant sans doute ainsi sa politique de collaboration active avec l'Allemagne. Les forces françaises, devenues libres, furent alors équipées comme les Américains.

Le régiment de Jean était dirigé par le Commandant F., officier sorti de polytechnique, et cet homme ne cessait d'étonner ses subalternes. On racontait qu'il était tombé de cheval un jour et qu'il avait mis ce dernier aux arrêts pendant toute une semaine. Mais n'était-ce pas plutôt un bruit qu'on laissait courir pour ajouter à la singularité du personnage et à son panache? En tout cas il avait une forte personnalité. S'étant aperçu qu'officiers et sous officiers de son groupe essayaient de garder un contact familial en faisant venir leurs épouses le plus près de leur cantonnement et le plus souvent possibles il aurait déclaré qu'en temps de guerre les soldats n'avaient pas besoin de femmes, qu'ils devaient se suffire entre eux, d'où un grand scandale, ses paroles ayant été répétées, paraît-il, au général en chef. Il passait finalement pour un officier un peu "dérangé", mais ce qui était sûr, c'est qu'il était un fameux artilleur et qu'il n'hésitait pas à payer de sa personne.

A cette époque de graves émeutes ont eu lieu au Maroc. Quelques montagnards sont descendus de leurs sommets pour tuer des colons français. L'armée a dû intervenir et de fortes répressions ont fait un grand nombre de morts, côté arabe. Les autorités françaises ont décidé de maintenir des forces de protection au Maroc, dont le 63^e Régiment d'artillerie. Mais le commandant F. n'était pas venu en Afrique du Nord pour assurer la police et la sécurité et il a tenu à le faire savoir au général en chef à Alger. Il a pris Jean comme chauffeur et ils sont partis en voiture pour effectuer le trajet d'une seule traite: Fez- Alger.

Au passage de la frontière entre le Maroc et l'Algérie (on disait "franco-marocaine" à cette époque) l'officier a dit au chauffeur: " Ne te fais pas de soucis, je connais un bon petit restaurant dans le coin". Mais manque de "pot", il n'y avait rien à manger et ils ont dû se contenter d'un seul œuf qu'ils ont partagé en frères. En arrivant à Alger le commandant est allé voir le général sans tarder, et il a su sans doute le convaincre, car le régiment s'est vu attribuer de nouvelles fonctions correspondant aux aspirations du commandant F.

De retour à Fez, changement de programme donc. Le régiment doit lever le camp. Direction Alger par le train avec tout l'équipement et les mulets. Après une pause d'un mois à Tlemcen les troupes reprennent leur voyage jusqu'à Alger, elles sont prêtes à embarquer pour Ajaccio, pour la Corse qu'il faut d'abord libérer.

Trois énormes bateaux de transport américains (des L.S.D) ont suffi pour absorber la division entière. Ces navires étaient escortés par des contre-torpilleurs qui tournaient autour du convoi pour en assurer la garde, et comme ils étaient très effilés et bas sur la mer ils semblaient jouer avec les vagues, disparaissant puis réapparaissant. Grâce à leurs "chiens de garde" tous les bateaux sont arrivés sans encombre à Ajaccio, attendus par des soldats allemands qui occupaient la Corse avec des troupes italiennes. Mais la résistance ennemie a été de courte durée, les soldats allemands étant peu nombreux et les forces italiennes peu motivées.

Le régiment de Jean a été cantonné près de Corté, sur la partie centrale montagneuse de l'île. C'est là que Jean a goûté pour la première fois à l'eau de vie fabriquée avec des boules rouges de l'arbousier. Ses lèvres ont pelé au contact du liquide, mais la coutume veut qu'on boive cinq petits verres à la suite, et l'on finit par s'habituer et avaler sans sourciller: il faut tout faire pour devenir un bon soldat.

Après un séjour de six mois environ en Corse, toute la troupe a été rassemblée dans le port d'Ajaccio en vue de réaliser l'un des principaux objectifs de leur expédition: la conquête de l'Italie.

De nouveau les énormes "péniches" de transport, cette fois anglaises, entrent en action, "avalant" en peu de temps hommes, mulets, équipement et véhicules y compris les chars. Deux navires sont nécessaires et avec un bateau citerne qui les a rejoints le convoi prend la direction de Naples. Un sous-marin les attaque peu après, mais des grenades spéciales provoquant de forts remous dans la mer ont raison de l'agresseur. Dans le ciel, en arrivant à Naples, une nuée de petits stukas ont voulu s'abattre sur le convoi, comme des moustiques agressifs, mais les bateaux possédaient une telle puissance de feu en créant un véritable rideau de protection autour d'eux, les tirs étant effectués avec des balles traçantes, que les avions ont renoncé au

combat. Le régiment a débarqué à Naples sans autres problèmes car les Américains avaient déjà libéré la ville.

Que dit Pierre de son côté?

"Après avoir été nommé aspirant en Septembre 1943, je dois rejoindre le régiment auquel j'ai été affecté, le 7^{ème} R.I.A « régiment qui fait partie de la 3^{ème} Division d'infanterie algérienne » (la 3^{ème} D.I.A). A cet effet j'embarque dans le port de Bizerte, le 1^{er} Janvier 1944 et arrive à Naples où je rejoins mon unité au pied du mont Cassino".

Et voilà donc le point de convergence de nos deux charentais qui ne se rencontreront jamais, mais qui ne seront guère éloignés l'un de l'autre dans les combats terribles qui vont avoir lieu, et d'abord la bataille pour déloger les Allemands de leurs sommets.

Pierre a tenu un carnet de route quotidien du 1^{er} Janvier 1944 à sa démobilisation, le 1^{er} Août 1945, et il a noté les événements qui ont particulièrement marqué sa vie de chef de section de tirailleurs. Il rapporte notamment les violents bombardements effectués par les avions américains qui ne sont pas toujours très précis, notamment ceux des "forteresses volantes" et des maraudeurs bimoteurs le 15 Mars 1944 détruisant l'hospice de la région, les premières bombes s'abattant autour du P.C. de Juin, le général en chef qui commande le corps expéditionnaire français.



Jean raconte de son côté que son groupe était précédé par le régiment des tirailleurs algériens qui dut se reformer plusieurs fois en raison des pertes subies. Finalement après de multiples assauts le mont Cassino a été conquis, la bataille avait duré du 18 Janvier au 18 Mai 1944.



Les forces françaises ont alors fait route vers le nord en progressant de concert avec les autres troupes alliées, les Français au centre sur les hauteurs le long de la ligne médiane, les Américains à l'ouest, au niveau de la mer et les Anglais de l'autre côté de l'île, par l'est.

Mais les troupes américaines se sont trouvées en échec en arrivant près du fleuve "le Garigliano". Les Allemands occupaient les hauteurs et empêchaient en bas l'avance des chars américains suivis de leurs fantassins. La 4^{ème} D.M.M (4^e division de montagne marocaine) a reçu l'ordre de déloger les Allemands de leurs positions. Les tirailleurs algériens étaient à l'avant soutenus par l'artillerie de montagne marocaine qui s'était installée en bas dans la plaine. La veille de l'attaque, on l'a su plus tard, deux cents canons ont tiré sur les positions allemandes; le bombardement était si violent que le sol a tremblé sans discontinuer durant une dizaine d'heures. Puis les canons se sont tus et l'attaque a débuté avec l'assaut des gommiers marocains, appuyés par l'artillerie de montagne. Il y a eu des pertes effroyables, le sang coulait derrière les ambulances conduites par les A.F.A.T.S, des femmes qui avaient des origines les plus diverses. On y trouvait aussi bien la fille d'un général que des prostituées aux motivations très variées.

La bataille du Garigliano fut aussi terrible que celle du mont Cassino.



Un très grand nombre de soldats sont tombés. Les pentes des montagnes étaient si abruptes que les Allemands avaient la certitude que leurs positions resteraient imprenables. Les fantassins arrivaient d'en bas et se faisaient tirer comme des lapins. Finalement après de multiples assauts, renouvelés sans cesse pendant plusieurs jours, la montagne a été dégagée". Mais les plus grandes atrocités ont été commises, notamment par les goumiers (Goum, formation supplétive instituée par la France au Maroc dès 1908). Les goumiers n'avaient pas de solde militaire, le général Guillaume qui les commandait les payait après la victoire: ils avaient droit au butin de guerre. Dans les villages conquis avaient lieu les pillages et des viols épouvantables.



Notamment dans ce secteur indéterminé, était-il côté français ou côté américain? Il s'agissait d'un piton rocheux. Les américains sont partis à l'attaque; reçus par de violents tirs de mitrailleuses ils ont reculé et demandé aux Français d'intervenir. Les goumiers ont été envoyés en éclaireurs pour situer les points de résistance, une attaque générale étant prévue pour le lendemain. De loin les Américains ont constaté leur retrait, ils ignoraient qu'ils avaient l'intention d'attaquer à l'aube, profitant des renseignements acquis.

Le lendemain les Américains envoient leur aviation et bombardent tout ce qui bouge, y compris les goumiers marocains qui sont revenus combattre;

Dramatique mésentente, les goumiers veulent punir les Américains.

Afin de les calmer le général Guillaume doit venir et user de toute sa persuasion pour expliquer ce qui s'est passé et enfin rétablir le calme dans leurs esprits et dans leurs rangs. Mais pour arriver à cet objectif, il a dû augmenter le temps de pillage, au lieu d'une demi-heure ils auront droit à deux heures et vous pouvez alors supposer le pire La nuit on a entendu le hurlement des femmes violées, assassinées.

. En France on a la conscience tranquille, les batailles de Cassino et du Garigliano ont été terribles, c'est dit dans les manuels d'histoire, mais on n'en a pas révélé tous les détails, on n'est pas au courant **des pillages** et des viols commis par les goumiers. En général ces soldats avaient été recrutés parmi les repris de justice, la plupart étaient des montagnards à demi sauvages. Ils partaient au combat avec leur djellaba et leur chèche et ne respectaient rien. C'était une guerre sans merci. Jean a assisté une fois à une scène inimaginable:



Offensive du Garigliano

Un officier allemand avait été tué et son cadavre gisait sur le bord de la route. Une troupe de goumiers passe par là, l'un d'eux veut lui retirer ses bottes de très belle apparence, mais n'y parvient pas parce que les chairs ont gonflé; Alors il coupe les deux jambes à moitié et les met sur

son dos après les avoir liées, pour récupérer les bottes dans un moment plus favorable.

Pierre raconte de son côté que la résistance allemande restait toujours très active après la traversée du Garigliano.

" je suis resté presque bloqué un après-midi entier, aplati derrière une bosse du terrain surmontée d'un buisson, guetté par des fusils ennemis. A dix mètres de moi un tirailleur a été tué d'une balle dans l'oreille. Les Allemands n'ont lâché qu'après trois jours de combat. Nous avons dépassé de véritables alignements de morts hachés menu, du vétéran au gamin".

Mais par la suite, en Juin 1944, Pierre a été blessé, il a reçu deux petits éclats d'obus dans le dos, qu'il garde toujours, enkystés, mais qui ne lui ont pas trop compliqué la vie. Après quinze jours d'absence (soin et détente), il a regagné son régiment, le 7è R.I.A, mais ce dernier se trouvait déjà au nord de Rome.

Revenons donc dans le récit de Jean.

Après la bataille de Garigliano la division de Jean, la 4é D.M.M., a repris sa marche en avant vers Rome. La ville avait été déclarée "ville ouverte" d'un commun accord avec tous les belligérants. Les bombardements avaient été interdits. Les forces françaises étaient au rendez-vous les premières aux portes de Rome. Elles ont attendu que toutes les divisions alliées soient arrivées et regroupées pour un défilé commun, comme il avait été prévu par le haut Commandement.



On assiste à un défilé grandiose et les quelques troupes italiennes ralliées en fin de campagne furent applaudies plus que les autres. Mais ce ne fut pas encore le jour de la grande réconciliation. Certains Italiens

ont gardé toute leur vie une haine violente à l'égard des Français en raison des exactions commises.

Rappelez vous, lorsque le premier tour de France cycliste eut lieu, avec un passage prévu en Italie, nos coureurs furent reçus à coups de pierre. Après quelques jours de repos la division de Jean fit route vers le Nord en direction de Florence. Elle se heurtait toujours à la résistance allemande qui maintenait une discipline de fer et qui plaçait des mines, des Teller minen, un peu partout. Jean se trouvait une fois au repos au bout d'un champ avec son groupe près d'un verger. Un arabe a voulu aller cueillir un fruit, mais c'est lui qui a été "cueilli" par une mine sauteuse. En se déplaçant il avait accroché un fil qui avait actionné une mécanique diabolique: quand on appuie sur la paroi de l'engin elle éclate sous 35 kg de pression, libérant 150 billes d'acier qui atteignent ce qui se trouve autour et transforment en écume les surfaces offertes. Le corps de l'arabe présentait partout des trous avec des taches rouges, il a succombé à une hémorragie un quart d'heure plus tard.

Et Pierre évoque de son côté la progression de sa division vers le nord: " Plus tard, entre Rome et Sienne, ayant atteint l'un des objectifs fixés, ma section installée en défensive, je faisais un tour pour vérifier que tout était en place.



A 30 mètres de là je tombe sur une dizaine d'Allemands endormis au soleil, couchés en bordure d'une vigne. A pas feutrés je reviens dans mon dispositif, rassemble cinq ou six tirailleurs, les installe à cinq mètres des dormeurs, armes braquées sur eux. J'envoie alors deux ou trois cailloux pour qu'ils se réveillent sans réactions imprévisibles. Ils nous ont vus et se sont rendus sans problème: nous confisquons armes et grenades et les "dormeurs" sont dirigés vers le P.C. de la Compagnie".

Remarquez la précision de Pierre quand il raconte, tout est concis et dit en peu de mots: il est devenu un très bon officier.

La division de Jean revenue à Naples a été ré équipée de neuf, en vue du débarquement en France. Le camp est un peu en dehors de la

ville, avec interdiction de sortir, car une menace pèse sur les troupes, deux cents femmes les attendent à la sortie, prêtes à fondre sur eux comme la misère sur le pauvre monde, et c'était bien la misère qui menaçait. Dans la rue les soldats étaient harcelés par des femmes ou des gamins qui les tiraient par la manche afin de les emmener auprès de leurs sœurs ou de leurs mères. Il fallait essayer de glaner un peu de tout en échange de ce qu'elles possédaient comme unique bien: leur corps; Naples avait donc mauvaise réputation et pour protéger les troupes alliées des maladies vénériennes, les Américains toujours bien organisés avaient prévu à tous les coins de rue des stations prophylactiques. Le soldat arrivait, entrait dans l'habacle et présentait son "objet précieux". Le militaire de faction le badigeonnait consciencieusement. L'abri dissimulait l'essentiel du spectacle et le soldat de quelle que nationalité qu'il fût, repartait comme il était venu, aussi simplement et dans un parfait anonymat.

Un matin on regroupe toute la troupe avec son équipement dans le port de Naples pour embarquer sur des bateaux de transport américains. Ils présentent toujours la même facilité d'embarquement, on ouvre deux portes sur l'avant et toutes les forces militaires y pénètrent avec leurs chars, on se croirait sur l'Arche de Noé, mais en plus belliqueux. Nos soldats partent pour France comme on disait dans nos lointaines possessions d'outre-mer, et Jean débarquera sur une plage près de Toulon où la résistance ennemie se montrera peu active, des commandos ayant précédé la troupe. De Toulon ils se dirigent vers Marseille.

Après l'action d'éclat de Pierre, sa division a marché jusqu'à Sienne où ils ont embarqué pour se rendre à Naples. Mais là ils ont pris le train jusqu'à Tarente. Des paquebots anglais de la ligne des Indes, transformés en transport, les ont accueillis pour les amener sur les côtes françaises dans la baie de Saint-Tropez. De là ils ont fait route vers Marseille en subissant quelques accrochages par ci, par là avec les Allemands.

Nos deux charentais vont donc de nouveau et pour la dernière fois participer au même combat pour la libération de Marseille

Je reprends le récit de Jean: "Notre antique capitale phocéenne abritait encore quelques forces allemandes, en particulier sur les hauteurs de Notre-Dame de la Garde. Les derniers soldats se sont enfin rendus et tous les résistants sont alors sortis au grand jour, mais ils avaient souvent plus à dire qu'ils n'avaient fait. Un fusil sur chaque épaule, des cartouchières sur le ventre à la mexicaine, des brassards ostentatoires, ils hurlaient: "Vive l'armée française", et moins ils avaient participé à la résistance, plus fort ils se faisaient entendre." Mais ne

soyons pas trop sévères à leur égard, ils vivaient un grand jour et leur enthousiasme était bien réel.

Pierre a précisé: " La reddition des derniers soldats allemands était attendue pour huit heures du matin. Dans mon secteur, à l'heure dite, une troupe de 300 Allemands ont avancé, sans armes. Les habitants au bruit, se sont précipités dans la rue, ils voulaient les maltraiter. J'ai dû faire mettre une mitrailleuse en batterie et menacer de tirer. "

Et le récit de Jean: "Notre passage à Marseille fut de courte durée, notre régiment est remonté par la vallée du Rhône, mais les Allemands ayant attaqué au niveau des Basses-Alpes, vers Barcelonnette, nous sommes revenus dans la montagne, et c'est dans cette région que j'ai été libéré, 4 ans jour pour jour après mon engagement à Oran, le 13 Mars 1946."

Pierre de son côté, après avoir été retenu à Marseille pendant huit jours avec son régiment pour rétablir l'ordre, est remonté partie à pied, partie en camion dans le Jura puis dans les Vosges où plusieurs soldats ont eu les pieds gelés, et cet épisode douloureux termine le récit de Pierre qui, lui, sera démobilisé un peu plus tôt que Jean, le 1^{er} Août 1945.

Et pour finir l'épopée de Pierre, écrivons les dernières lignes qu'il m'a fait parvenir avec toujours autant de concision.

"Il faut beaucoup, de chance et de sang-froid pour échapper à la mort dans les combats.

J'ai obtenu une croix de guerre avec deux palmes et deux étoiles, la médaille militaire, remise en Janvier 1945 à Strasbourg par le général Guillaume, alors que j'étais encore aspirant.

J'ai été nommé sous-lieutenant au bout d'un an, au lieu de deux ans habituellement.

Mais alors les autorités militaires se sont aperçues qu'on avait remis la médaille militaire à un aspirant qui n'était pas encore officier, ce qui était contraire au règlement. Cette médaille a été transformé en légion d'honneur".

Mais vous tous, amicalistes, j'ose penser que vous trouverez cette manière de faire trop injuste et que vous la lui ré attribuerez en pensée.

Après sa démobilisation Pierre a repris son activité professionnelle en Algérie, et il a gravi tous les échelons au niveau de l'enseignement du 1^{er} degré: instituteur, directeur d'école et finalement inspecteur de l'éducation nationale. Son épouse, fidèle et courageuse, également enseignante, lui a donné quatre enfants qui ont tous bien réussi dans la vie.

Quant à Jean, lui aussi a obtenu une croix de guerre. La citation rappelle un fait de guerre qu'il a accompli tout simplement parce qu'il fallait le faire:

" Chargé du ravitaillement en essence du groupe l'a assuré dans des conditions difficiles de jour et de nuit, conduisant personnellement son camion; En particulier le 7 Juillet 1944, empruntant la route minée de Vico à Paneo, a relevé avec des moyens de fortune sepf Teller minen, pour exécuter son ravitaillement.

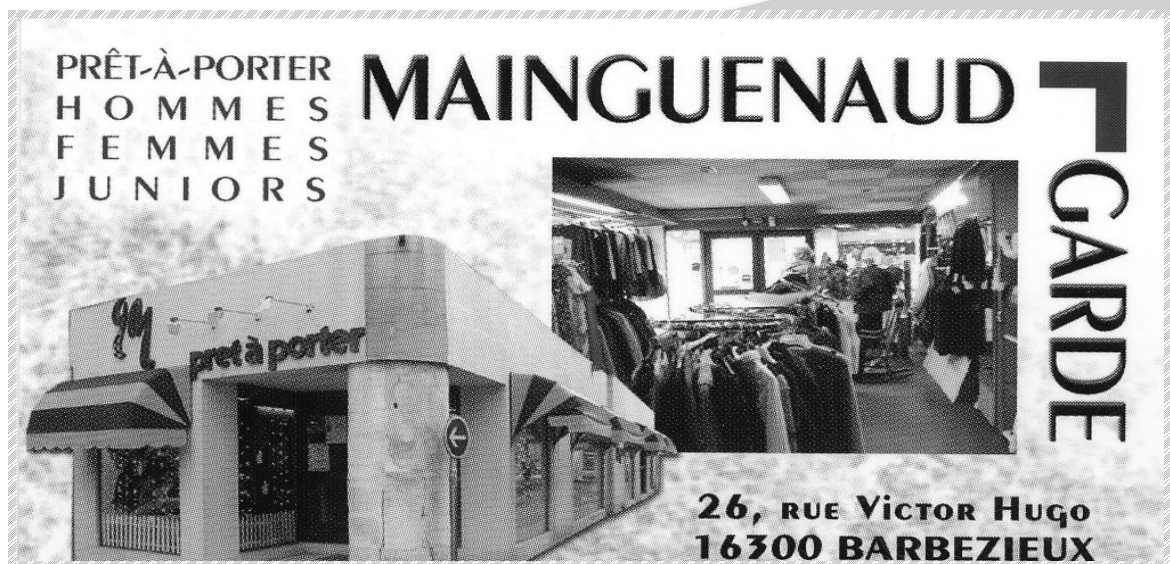
La présente citation compte l'attribution de la croix de guerre avec étoile de bronze".

Et il conclut:" Je me suis trouvé à plusieurs reprises à la croisée de deux chemins, l'un conduisant à la mort, l'autre à la vie et je suis allé chaque fois du bon côté, ce ne fut pas toujours un choix de ma part, mais le plus souvent une décision prise à mon corps défendant, comme si quelqu'un avait veillé sur moi pendant la guerre."

Pierre Chesson et Jean de la Houssaye

Réunis dans un récit de guerre par leur ami et parent Jean Moreau.

Mars 2004



COURRIER DES LECTEURS

Mme Suzette Jardry,

Je veux vous remercier pour les informations que vous nous avez communiquées sur la vie et l'activité de l'Amicale des anciens élèves.

Voilà bien des années que j'ai quitté le Collège et j'ai eu peu d'occasion d'y revenir. De plus, de mes connaissances, il en reste fort peu. Enfin une reprise de contact serait trop difficile et trop pénible.

Je vis avec mes souvenirs du lycée tel que je l'ai connu et de mes camarades tels qu'ils apparaissent sur des photos de classe de ces lointaines années.

Cependant c'est avec une certaine tendresse que je parle et que j'aime entendre parler de l'établissement.

Vous faites vivre l'amicale des anciens élèves; pensez qu'au loin il est quelques personnes qui comme moi revivent leur jeunesse en vous lisant.

Avec tous mes vœux pour 2009 et pour des années encore.

M. Cabillon



- Sur Rendez-vous -

FORCES VIVES

La jeunesse n'est pas une période de la vie, elle est un état d'esprit, un effet de la volonté, une intensité émotive, une victoire du courage sur la timidité, du goût sur l'amour du confort.

On ne devient pas vieux pour avoir vécu un certain nombre d'années ; on devient vieux parce que l'on a déserté son état idéal. Les années rident la peau, renoncer à son idéal ride l'âme. Les préoccupations, les doutes, les craintes et les désespoirs sont les ennemis qui, lentement, nous font pencher vers la terre et devenir poussière avant la mort.

Jeune est celui qui s'étonne et s'émerveille. Il demande comme l'enfant insatiable : "Et après ?". Il défie les événements et trouve de la joie au jeu de la vie.

Vous êtes aussi jeune que votre foi, aussi vieux que votre doute, aussi jeune que votre confiance en vous-même, aussi jeune que votre espoir, aussi vieux que votre abattement.

Vous resterez jeune, tant que vous resterez réceptif; réceptif à ce qui est beau, bon et grand; réceptif aux messages de la nature, de l'homme et de l'infini.

Si un jour votre cœur allait être mordu par le pessimisme et rongé par le cynisme: puisse Dieu avoir pitié de votre âme de vieillard.

Général MAC ARTHUR



LA PETITE MUSIQUE

Anna-Maria Parèdes, fille de Joaquim Alejandro Parèdes, ambassadeur d'Espagne au Venezuela de 1814 à 1830, était, à l'âge de dix huit ans, certainement la plus belle des andalouses à avoir posé un pied sur le continent sud-américain. Joaquim Alejandro Parèdes fut nommé ambassadeur après que José Tomas Boves, fidèle à la couronne d'Espagne, vainquit Simon Bolivar et son gouvernement, décréta la liberté des esclaves et réalisa des partages de terre entre les paysans. La famille Parèdes s'installa dans une grande bâtisse de bois blanc, une ancienne hacienda de Cacao, face au Parque del Este, sur les hauteurs de Caracas. La végétation était luxuriante, le jardin des plus agréable quelque fût la saison, et par exemple, on venait volontiers se rafraîchir à l'ombre des broméliacées lorsque la chaleur devenait trop insoutenable à l'intérieur.

Joaquim Alejandro Parèdes était un grand homme calme et sombre, un peu ventru, au visage sévère, portant la fine moustache. Agé de cinquante sept ans en 1814, il avait connu plusieurs postes d'ambassadeur d'Espagne au cours de sa carrière, ce qui avait amené la famille à déménager de nombreuses fois. Condoleza Parèdes, maîtresse femme au caractère d'airain, avait suivi son mari fidèlement lors de ses différentes missions, qu'elles fussent très courtes, ou qu'ils s'établissent pour plusieurs années. La petite Anna-Maria était née au Pérou, et bien qu'elle n'eut jamais mis les pieds en Andalousie, elle avait hérité de ses parents bien plus que la nationalité espagnole: la beauté des sévillanes, la grâce du flamenco, et le caractère enflammé et frondeur de son peuple.

Les changements de poste de l'ambassadeur s'étaient succédés à un rythme soutenu, l'Amérique latine étant particulièrement secouée de changements brusques en ce temps-là. En 1819, le Congrès d'Angostura créa la Grande Colombie, en unissant l'Equateur, la Colombie, le Venezuela et le Panama. Les enjeux économiques des jeux politiques étaient trop importants. Joaquim Alejandro Parèdes, était connu pour être un homme pondéré et intelligent, connaissant parfaitement l'enchevêtrement des cultures latines, ayant appris au fil des années à composer avec les personnalités en place autant qu'avec leurs prétendants. On lui assura en haut lieu que ce poste serait pour lui le gage d'un repos bien mérité, qu'il pourrait enfin poser les bagages, avec sa famille, pour une durée indéterminée.

Madame Condoleza Parèdes n'avait jamais fait le moindre reproche à son mari. Elle l'avait suivi en silence pendant des années, sans jamais faillir à ses devoirs de maîtresse de maison ni à ses obligations d'épouse et mère. Elle était d'un tempérament très autoritaire avec les domestiques qu'elle triait sur le volet, mais également envers sa fille qui recevait une éducation très stricte depuis son

plus jeune âge, et surtout, en premier lieu, envers elle-même. Elle s'octroyait que très peu de détente, travaillait sans relâche pour organiser les banquets et réceptions de son mari, pour garder la maison toujours soignée, ce qui, au vu de la taille de l'hacienda, était un métier véritable. Elle était toujours vêtue de tenues élégantes mais sobres, faites de couleurs tièdes et de tissus neutres, et exception faite des réceptions pour lesquelles la robe de soirée était de mise, elle privilégiait les vêtements pratiques pour la multiplicité des tâches qu'elle accomplissait chaque jour.

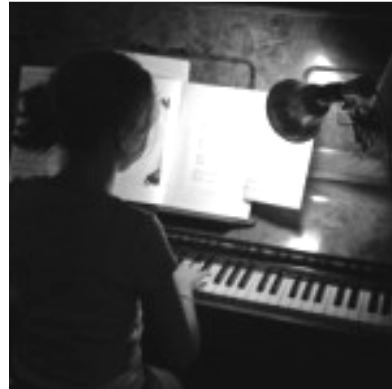
Elle avait toujours choisi avec grand soin, les précepteurs de sa fille. A Caracas, plusieurs dizaines de candidats s'étaient succédé à bon rythme, et Madame Parèdes les avaient tous soigneusement examinés et interrogés. Non seulement elle exigeait pour la petite la meilleure éducation, emprunte de pieuse religiosité, du classicisme gréco-romain, d'un grand sérieux au-delà du reste, mais elle prenait soin, après les cours de l'après-midi, de lui enseigner toutes sortes de savoirs inhérents à la tâche ardue de maîtresse de maison, et de femme au foyer. Ainsi Anna-Maria, à l'âge de quinze ans, savait parfaitement broder et coudre les tissus les plus rares, tisser le coton, cuisiner des plats succulents et légers, dresser des tables parfaites, décorer d'un choix varié de plantes et fleurs diverses, les grandes pièces de la maison comme les réceptions officielles qui s'y déroulaient. Elle savait monter à cheval, danser les premières notes du Flamenco, elle savait le nom de chaque fleur du Parque del Este, elle savait le nom des astres, et avait lu la Bible sous la férule du père Emilio Baresto. Ce dernier, auquel Condoleza Parèdes avait finalement confié la charge de l'éducation de sa fille, fut des années durant le rude précepteur de la petite Anna-Maria à Caracas. Le vieux prêtre, maigre et noueux comme un sarment d'olivier, sec de corps et d'esprit, lui enseigna à domicile ce que peu de Vénézuéliennes avaient la chance de découvrir. La petite Anna-Maria, du reste très intelligente et douée, dévorait les lectures qu'on lui autorisait, s'exerçait aux devoirs les plus ardues du père Emilio, et faisait de son mieux pour contenter sa mère dans l'apprentissage des talents que celle-ci déployait sans relâche.

Elle était d'un caractère enjoué et curieux, se passionnant tout autant pour les tâches manuelles les plus traditionnelles que pour les lectures les plus ardues.

Mais ce que Anna-Maria préférait par dessus tout, c'était jouer au piano.

Son père, très occupé par ses fonctions officielles, était très peu présent pour sa fille, et bien qu'ils se vouaient un amour réciproque aussi intense qu'immédiatement perceptible, ils ne se parlaient que très peu. Outre cela, Joaquim Alejandro Parèdes possédait cette sorte de pudeur à dévoiler ses sentiments, comme cela est parfois perceptible chez les grands esprits habitués de la vie publique. Ne sachant comment faire plaisir à sa fille, il lui avait offert pour ses huit ans un magnifique piano à queue, noir, de marque allemande, qui

ne les avait pas quittés au cours de leurs nombreux déménagements, malgré le handicap que représentait son poids et son volume. La petite Anna-Maria s'était tout de suite passionnée pour l'instrument. Trop jeune pour s'y entendre réellement en musique, elle fut tout d'abord fascinée par l'objet massif, imposant au milieu du salon, et séduite par le coffre noir acajou, les dorures finement ciselées, la blancheur mate des touches d'ivoire.



Si Condoleza Parèdes ne considérait pas comme prioritaire pour sa fille l'apprentissage de la musique, ses origines andalouses contredisaient au fond d'elle-même le refuge de ses trop pieuses dévotions. Très jeune, à l'âge de neuf ans, Anna-Maria reçut donc un enseignement musical soutenu. Et c'est en cette activité qu'elle se montra de loin la plus brillante, au grand regret de sa mère. Cependant, emprunte de beaucoup de raison pour son jeune âge, elle ne négligea pas pour autant ses devoirs de demoiselle. C'est ce double effort, cette perpétuelle concentration, cette jeune et aveugle vaillance qui lui donnèrent le droit de s'exercer au piano sans retenue, tous les jours, depuis le milieu de la matinée, après les leçons de mathématiques et de théologie, jusqu'au repas du midi, un peu avant que le soleil et la moiteur ne rendissent impossible toute activité physique. Parfois lorsque son père ne rentrait pas trop tard de l'ambassade, et qu'elle était encore levée, l'attention portée sur un ouvrage ou le nez dans les astres, il lui demandait avec envie de jouer pour lui un petit prélude ou une sonatine. Elle s'exécutait prestement avec une joie et un talent non dissimulés, frappant les lourdes touches d'ivoire de ses petits doigts fins, frêle comme un épi, mais fière comme Artaban, emplissant invariablement la pièce d'une charmante mélodie. Le petit concert s'achevait toujours par un torrent d'applaudissements, Condoleza esquissant les siens avec la retenue qui sied à une dame en toute circonstance et, Joaquim Alejandro frappant à grand bruit dans ses larges mains, marquant un enthousiasme hautement démesuré mais du meilleur effet, pendant d'interminables minutes qui étaient pour la petite, source d'un infini bonheur.

Il convient ici de lever le pinceau, pour revenir quelque peu en arrière, et évoquer la confection de la toile.

Condoleza et Joaquim Alejandro Parèdes étaient tous deux issus de la noble bourgeoisie Sévillane. Ils avaient été mariés très jeunes par leurs familles respectives, avant d'avoir eu le temps de grandir, et d'esquisser le moindre désir. C'est en grandissant, ensemble, au fil des ans, qu'ils avaient mieux appris à se connaître, à découvrir leurs points communs comme leurs différences. Ce furent ces dernières, les plus prégnantes, qui eurent tôt fait de transformer l'idée du couple en un simple accord d'habitude, un consensus tacite, où chacun effectuait sa part des tâches, et assumait les responsabilités qui étaient déterminées comme sienne par la tradition.

Joaquim Alejandro avait toujours été féru de musique. Si son père l'avait très jeune orienté vers des études de droit, et vers les arcanes du pouvoir politique, il n'avait jamais cessé d'adorer la musique, et le cadeau d'un piano à Anna-Maria constituait une forme de don symbolique autant qu'un passage de flambeau.

Il avait souhaité, dès le plus jeune âge de la petite, qu'elle eut tout loisir de goûter aux joies de la pratique d'un instrument, plaisir qui lui avait été, à lui, interdit pendant son enfance, et auquel il avait définitivement renoncé depuis. Considérant le peu d'implication de son mari dans l'éducation d'Anna-Maria, Condoleza laissa faire, surveillant néanmoins avec la même rigueur dont elle faisait preuve en toute chose, aussi bien, la compétence et le sérieux des professeurs, que les origines et le contenu des partitions, et l'assiduité au travail de la petite.

L'enseignement qu'elle reçut fut des plus classique. Elle étudia tout d'abord le romantisme et lorsqu'elle sut par cœur toutes les mazurkas, les préludes et les polonaises de Frédéric Chopin, qu'elle fut fort habile aux rapsodies de Franz Liszt, elle commença à découvrir Johann Sébastian Bach, et à rebours de l'histoire, cette frontière ténue entre le romantisme et le baroque. Elle fut d'emblée bouleversée par les mélodies, plus profondes et tourmentées que celles qu'elle connaissait déjà. Sa main droite et sa main gauche, bien qu'indissociables, n'effectuaient point la même chorégraphie. Elle fut bientôt tout aussi happée par les rythmiques aphones et frémissantes de la main qui donne la mesure, de celle qui conduit l'attelage. C'est certainement cette duplicité dans le mouvement, le superbe alliage de deux sentiments, ce couple parfait des deux mains, non congruentes et incongru, qui scella définitivement sa passion redoutable pour le piano.

A seize ans elle était devenue une virtuose enthousiaste, et si elle ne jouait que rarement en public, à vrai dire au cours des réceptions officielles que son père donnait à l'hacienda, ou à l'écoute de lui seul, ses professeurs successifs lui reconnaissaient tous un talent indéniable. Il n'était pas, en ce temps là, raisonnable pour une dame, de sa condition, d'envisager prétendre au titre de

musicienne, encore moins d'espérer aborder la musique autrement que comme un plaisir d'agrément.

Condoleza Parèdes s'attacha, avec sa méthode et son obstination très personnelles, à étouffer une par une toutes les lueurs de rêve de la petite concernant le piano. Elle savait sa fille très belle, cultivée et intelligente, et elle ne pouvait que trouver un mari, qui serait son égal, ou du moins qui aurait plus que les moyens de la rendre heureuse. Anna -Maria atteignait l'âge adulte, mais sa mère ne la pensait pas encore prête pour le mariage, au moins aussi attachée à l'obsession de ses propres efforts, qu'à leur finalité. L'ambassadeur ne s'occupait guère du devenir de sa fille.

Il arguait simplement qu'elle saurait sûrement trouver le chemin qui ferait son bonheur aussi naturellement que celui qui l'avait faite entrer aussi belle et aussi brillante dans l'âge adulte.

L'histoire des Parèdes prend ici un tour étonnant. Condoleza Parèdes s'était méfiée, en bonne chrétienne et en épouse de longue date, des pièges de l'amour. Elle avait pour cela, toujours tenu à bonne distance de sa fille tout homme n'ayant pas amplement dépassé la soixantaine d'années, fut-ce le précepteur, le professeur de musique, ou même les jardiniers. La prudence l'avait enclin à n'employer que des femmes au service de la famille, intendantes et cuisinières, soubrettes et femmes de chambre. Les lectures de la petite furent contrôlées une à une, Condoleza éradiquant les mièvres histoires d'amour, les ouvrages de peu de morale, et même les romans d'aventure ou les récits de bataille, qui font trop glorieux les chevaliers, trop charmants les princes, et rendent fragiles les cœurs des demoiselles. Cette véritable guerre des profondeurs, cette vendetta personnelle contre une certaine image masculine, visaient tout autant à protéger le cœur de la petite qu'à maintenir aiguisée sa concentration, bref à lui éviter toute velléité de distraction.

Ce ne fut point ce ver là qui vînt pourrir le fruit, comme ce ne fut pas Anna-Maria qui fut le fruit non plus.

Joaquim Alejandro Parèdes, après avoir fêté ses cinquante ans, et presque aussitôt ses trente cinq ans de mariage, pris en quelque sorte conscience que sa vie professionnelle avait été une réussite, une ascension continue vers la destinée qu'avait tracée pour lui son père, il ne pouvait en dire autant de sa vie privée. Sa famille bien que soudée par et autour de la petite Anna-Maria, n'était composée que de deux étrangers qui se connaissaient très bien, qui ne se parlaient plus, pour ne s'être jamais vraiment parlé, et peut-être vraiment jamais aimé. Sa femme et lui entretenaient des rapports fort cordiaux, emprunts de politesse et d'un évident respect mutuel. Lui, apportait le soutien financier de sa situation sociale, tandis que Condoleza s'occupait de la maison et de la petite. L'affaire était entendue ainsi, tacitement, et ni l'un ni l'autre ne l'aurait évoquée à haute voix. Toujours est il que Joaquim Alejandro Parèdes se mit à faire, passé

sa cinquantième année, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant: observer les femmes. Bien sûr, comme il sied à un homme de sa stature et condition, pas d'un œil ostensible. Mais il se mit à jeter des coups d'œil discrets, saisissant des gestes, des attitudes, des regards féminins.

Il se mit également à observer sa femme, à prêter attention à tous ces petits détails de la vie commune que l'on finit par ne plus voir derrière l'effet du temps. Il ne tira point de conclusions, ne porta aucun jugement. Il fit ce simple constat que certains visages de femmes, certaines tenues, certaines attitudes, des mouvements de tête ou de coiffures, lui plaisaient plus que d'autres, lui semblaient plus élégants.

Et c'est par ce biais inattendu, imprévisible, que ce qui devait arriver, arriva.

Elle s'appelait Maria Rosa, était femme de chambre chez les Parèdes et résidait à l'année dans le pavillon des domestiques. C'était une jeune femme d'une trentaine d'années, assez menue, la peau très mate, le regard émeraude. D'une beauté discrète mais empreinte d'un charme certain, elle eut tôt fait de tourner la tête de Joaquim Alejandro, lequel ne demandait que cela.

Après quelques semaines de regards échangés à la sauvette, de petits sourires esquissés, ils se retrouvèrent dans la chambre de l'ambassadeur qui depuis de nombreuses années, faisaient chambre à part avec sa femme, ce qui semblait logique: ils ne s'étaient plus touchés depuis la naissance de la petite.

Joaquim Alejandro et Maria Rosa tombèrent rapidement amoureux l'un de l'autre, lui séduit par la frêle beauté et la fraîcheur de la jeune femme, elle conquise par la douceur masquée de son apparence bourrue et sûrement aussi par le fait qu'au bout du compte il soit le maître de maison. Leur idylle aurait pu durer bon train, ils ne se rencontraient que la nuit tombée, faisaient mine de ne pas se voir lorsqu'ils se croisaient au regard des autres.

Mais c'est Anna-Maria, du haut de ses dix huit ans qui provoqua le drame, bien involontairement, du fait de sa candeur.

Sa chambre et celle de son père étaient mitoyennes, mais les murs de bois étaient épais et très bien isolés. De plus les amants prenaient garde de se montrer toujours parfaitement silencieux, gage du secret et de la pérennité de leur amour naissant. Mais depuis son arrivée dans la maison, Anna-Maria avait eu tout loisir de faire le tour de la chambre avec l'extrême minutie qui la caractérisait et elle avait repéré dans le mur commun de leurs chambres un épais nœud de bois qui voulait bien se détacher pour peu qu'on l'y força d'un petit canif La petite aimait beaucoup regarder son père dormir, parfois, lorsqu'elle ne trouvait pas le sommeil à cause de la chaleur, peut-être aussi parce qu'il était le seul homme qu'elle avait la possibilité de voir nu. C'est ainsi qu'elle découvrit les ébats de son père et de la soubrette. Elle en fut au début tout retournée, comme fascinée par le spectacle de l'amour dont elle ignorait tout.

Bien des pensées vinrent se mêler dans sa tête et un univers nouveau s'ouvrit devant elle, fait de volupté, de désir, et de sexualité interdite.

Et c'est au détour d'une phrase, apparemment anodine, que Condoleza découvrit l'affaire, du moins en soupçonna-t-elle l'existence. Alors qu'elle sermonnait Anna-Maria pour une maladresse de peu d'importance, la petite fondit en larme, aussi choquée par la rudesse de sa mère que par les sentiments contradictoires du secret qu'elle gardait, certainement bien trop lourd pour elle. Elle jeta simplement au visage de sa mère, dans une crise disproportionnée de larmes "qu'elle ne l'aimait pas, et que papa non plus ne l'aimait pas". Condoleza, trop intelligente pour ignorer la phrase, et trop à l'affût du moindre signe que lui envoyait sa fille, se douta immédiatement que quelque chose ne tournait pas rond dans la maison. Elle mena son enquête auprès des domestiques, distribuant des menaces autant que de l'argent, mais aucune information ne lui fut donnée. Les amants avaient scellé dans le silence leur inavouable secret. Alors elle fit le gué, cachée dans une chambre voisine, la nuit venue, et vit la jeune Maria Rosa se glisser dans la chambre de son mari. En effet si Anna-Maria était au courant de quelque chose, ce ne pouvait être que la proximité de sa chambre avec celle de son père qui le permettait.

Sa réaction fut simple, elle ne toucha mot à son mari, mais licencia sur le champ, dès le lendemain matin, la jeune Maria-Rosa, laquelle ne prononça pas un mot mais fondit en larmes et s'en alla dans la matinée, avec sa seule valise d'affaires et une trop grasse prime de départ, en contrepartie de quoi elle s'engageait à quitter définitivement Caracas, et à retourner dans sa famille. Condoleza se chargea elle-même de conduire la soubrette à la gare afin de s'assurer qu'elle quitte bien la capitale.

Lorsque l'ambassadeur se leva, descendit prendre son petit déjeuner, la petite Anna-Maria était déjà à sa leçon avec le père Emilio. Joaquim Alejandro, surpris de ne pas trouver sa femme comme à l'accoutumée, s'enquit de sa présence, à quoi le père Emilio répliqua simplement qu'elle était partie reconduire une soubrette, licenciée pour faute grave, ce matin à la gare.

Joaquim Alejandro vit le monde s'effondrer devant lui. Bien que redoutable politique, d'un sang froid remarquable, il avait un cœur d'enfant, et surtout était très amoureux de la jeune femme. Leur liaison était toute fraîche, encore attisée par les feux de la passion, et surtout c'était la première fois qu'il était un amoureux transi.

Il ne le supporta pas. Il remonta dans sa chambre, s'enferma à double tour.

Par un heureux hasard, la leçon de théologie d'Anna-Maria prit fin quelques minutes plus tard. Le père Emilio s'en fut vaquer à ses bénédictions, et la petite se retrouva seule dans la maison, tandis que son père était enfermé dans sa chambre. Sans trop savoir pourquoi elle devina qu'elle était responsable de la peine de son père. Elle eut la réaction spontanée d'aller s'en excuser auprès

de lui, tout autant que le consoler. Mais lorsqu'elle arriva devant la porte de la chambre, celle-ci était close, et personne ne répondait. Elle courut chercher la clef dans la cuisine, dans le tiroir où se trouvaient les doubles de toutes les portes de la maison.

C'est ainsi, qu'à l'âge de dix huit ans à peine, encore candide et enjouée de tout, elle découvrit son père pendu à une poutre du plafond, nu comme un vers, le visage violacé par la douleur de l'étranglement. Le choc fut évidemment insoutenable pour l'adolescente, mais sa réaction fut encore plus inattendue. Nul ne sait ce qui se joua dans sa tête. Elle referma doucement la porte, descendit les escaliers en versant des torrents de larmes. Elle gagna le salon où elle s'assit au piano. Elle joua un long moment, frissonnante de pleurs, tout ce qui lui vint, les morceaux que son père préférait, un requiem, des cantates, un concerto sans l'orchestre.

Lorsqu'elle fut à bout de force et à bout de nerfs, elle se leva du piano, referma soigneusement le clapet de l'instrument, marcha à pas hypnotiques vers la cuisine où elle saisit les bâtons de soufre qui servaient à allumer le poêle. Elle revint au salon, et calmement, mit le feu aux rideaux puis sortit de la maison. Les domestiques qui travaillaient dans le jardin aperçurent la fumée monter au dessus des arbres, mais il était trop tard, la maison n'était déjà plus qu'un immense brasier au cœur de l'été.

Lorsque Condoleza rentra de la gare, elle trouva la demeure en cendres. Anna-Maria avait disparu, les domestiques affirmèrent l'avoir aperçue hors de la maison, mais trop occupés à tenter d'éteindre le feu, nul ne s'était occupé d'elle.

Condoleza Parèdes n'eut plus jamais de nouvelles de sa fille.

L'histoire nous dit juste qu'elle gagna l'Amérique du Nord et y survécut par ses propres moyens, puis qu'elle partit pour l'Europe quelques années plus tard.

Elle épousa à l'âge de vingt sept ans Carlos Sanz, le compositeur espagnol, et devint la première femme concertiste, reconnue et adulée comme la grande pianiste qu'elle avait toujours été.

Jusqu'à son dernier souffle, et quelques furent les circonstances, elle ne cessa jamais de jouer du piano.

PIERRE DERUELLE

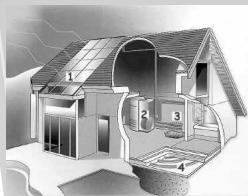
Elève au lycée E.Vinet de 1993 à 1994

ILS NOUS ONT QUITTÉS

Suzanne TERA

Mme Elisabeth DUPONT nous fait part du décès le 13 mars 2008 de sa tante, Suzanne TERA, élève au collège de 1927 à 1932.

SOUVENIRS (année 54-55)



Chauffage, Sanitaire, Solaire
Energies Renouvelables

J.D BOUCHERIE

76, rue Victor Hugo - 16300 BARBEZIEUX

05 45 78 01 59 - 05 45 78 15 63

COMITÉ DE L'AMICALE - année 2009

Présidents d'honneur

- M. GILARD Francis Bécheresse 16250 Blanzac
- Mme VENTHENAT Madeleine Moulin de Talanche 16210 Bazac

Président de droit

- Mme LAFERRERE Maylis Proviseur lycée Elie Vinet 16300 Barbezieux

Présidente

- Mme JARDRY Suzette Saint Seurin 16300 Barbezieux

Vice-présidents

- M. NIVET pierre Ozillac 17500 Jonzac
- M. BREDON Pierre Chez Souchet 16120 Touzac

Secrétaires

- Mme BUI QUOC Marie-Claude 80, rue Victor Hugo 16300 Barbezieux
- M. VERNINE Francis 4, rue des Basses Douves 16300 Barbezieux

Trésoriers

- M. MEURAILLON André L'Oisillon 16300 Barbezieux
- Mme ROUSSILLON Josette 19, rue d'Hunaud 16300 Barbezieux

Membres

- M. BOISNIER François 1, av du général de Gaulle 16300 Barbezieux
- Mme CONSTANT Francine 12, rue Sadi Carnot 16300 Barbezieux
- M. COUILLAUD Gérard Motard 17520 St Ciers Champagne
- M. GIRARD Guy La font Maçon 16360 Reignac
- Mme LASSIME Annie Les Guernées 16300 LAMERAC
- Mme MAILLET Hélène 45, avenue Félix Gaillard 16300 Barbezieux
- Mme MALLET Claudette Moulin des Terrodes 16300 Chalignac
- M. MENANTEAU Pierre 27, av. du général de Gaulle 16300 Barbezieux
- Mme MERTZ Simone 3, rue du 8 mai 16300 Barbezieux
- Mme PATUREAU Michelle La Tortre 16360 Condéon
- Mme TURPIN Marie-Claire 20, rue du Docteur Meslier 16300 Barbezieux

LISTE DES ANCIENS ET ANCIENNES ELEVES

Adhérent à l'amicale

NOM	NOM de jeune fille ou/et prénom	Années scolaires	Profession	Adresse
Mlle ANDURAND	Josette	54-61	Professeur retraitée	109, rue de Bavière 16300 BARBEZIEUX
Mme ARNAUD	GAUTHIER Micheline	EPS lycée 37-44	Institutrice	60, route de Jonzac 16300 BARBEZIEUX
Mme ARSICAUD	DESMIER Marie-Thérèse	EPS 40-45	Receveur PTT	Chez Doublet 17520 NEUILLAC
M. AUDEMARD	Jacques	59-61	Pharmacien	Deuille 16130 SEGONZAC
Mme AUDEMARD	BONNAUD Marie Danielle	58-63	Kinésithérapeute retraitée	
Mme AUSONE	MARCEAU Suzanne	EPS 45-51	Clerc de notaire	Fontclose 16300 BARBEZIEUX
M. BANCHEREAU	François	Lycée 89-92	Professeur	42, avenue Gambetta 33350 CASTILLON LA BATAILLE
M. BARONNET	Jean	Collège 39-43	Conseiller agricole	La Champagne 17270 St MARTIN D'ARY
Mme BARONNET	RAUD Andrée	EPS 39-44		
Mme BATTU	ROY Claudine	49-57	Directrice d'école retraitée	6, rue Coustou - Le Bourg 92160 ANTHONY
M. BELIER	Christian	59-66	Agriculteur	Guimps- 16300 BARBEZIEUX
M. BERGERON	Jean	Collège 40-46	Sous Préfet retraité	Logis de Luchet 16300 CRITEUIL LA MAGDELEINE
Mme BERGERON	THILLARD Monique	40-44	Exploitante agricole retraitée	Chez Merlet - Verrières 16130 SEGONZAC
Mme BERRIT	BORDIER Hélène	Collège 34-41		13, allées des Genêts, La Hume 33470 GUJAN-MESTRAS
M. BETTANCOURT	André	40-45	Employé de banque retraité	17, rue Arthur Rimbaud 93300 AUBERVILLIERS
M. BLANLŒUIL	Teddy	Collège 31-35	Tailleur	13, rue Henri Fauconnier 16300 BARBEZIEUX
M. BOBE	Jacques		Ancien directeur de banque	Le Puy de Neuville 16120 TOUZAC
M. BOISNIER	François	Collège 41-51	Directeur général de banque	1, av. Général de Gaulle 16300 BARBEZIEUX
M. BORDES	Jean-Michel	54-61	Retraité proviseur	Le petit Maine Péreuil – 16250 BLANZAC
M. BORDIER	Philippe	64-72	Guide conférencier	40, rue des Abbesses 75018 PARIS
M. BOURDIL	Jean-Louis		Fiscaliste international	14, square dunois 75013 PARIS
Mme BOUTIN	GLUMINEAU Mauricette	68-73	journaliste	La Petite Servante 16360 CONDÉON
M. BOUYAT	Marcel	Collège 33-38	Consul adjoint à Lagos (ER)	7, rue Martini 16300 BARBEZIEUX

NOM	NOM de jeune fille ou/et Prénom	Années scolaires	Profession	Adresse
M. BREDON	Pierre Yves	Lycée 56-61	Viticulteur	Chez Souchet 16120 TOUZAC
M. BRILLANT	Gaston	Collège 33-38	Journaliste	27, rue de la Madeleine 28200 CHATEAUDUN
Mlle BRILLET	Nicole	Lycée 58-66	Directrice de l'ens. catholique. de Char.	Lagarde sur le Né 16300 BARBEZIEUX
Mme BUI -QUÔC	BORDES Marie-Claude	58-65		80, rue Victor Hugo 16300 BARBEZIEUX
M. BU I -QUÔC	Sébastien	89-91	Professeur d'anglais	61, avenue de Bohème 16440 MOUTHIER/BOEME
Mlle BU I- QUÔC	Séverine	91-94	Professeur d'allemand	80, rue Victor Hugo 16300 BARBEZIEUX
M. CABILLON	Michel	Collège 36-43	Ingénieur principal SNCF	12, rue Robereau 78100 ST GERMAIN -EN -LAYE
Mme CARDINAUD	ROY Monique		Directrice Foyer Personnes Agées	7, chemins des Pilards 16300 BARBEZIEUX
M. CHAILLÉ DE NÉRE	Joël	Lycée 56-63	Cadre banque	12, rue de l'Avenir 92260 FONTENAY-AUX-ROSES
Mme CHARBONNEAU	NAU Madeleine	Collège 28-40		7, rue Nicolas Houël 75005 PARIS
M. CHASSAIGNE	Guy	Lycée 39-46	Conservateur des hypothèques	Les Auberts St Palais de Négrignac 17210 MONTLIEU LA GARDE
M. CHAUMETTE	Gérard	Collège 39-40	Editeur d'objets d'art	21, rue Charles Fourier 75013 PARIS
M. CHEISSON	Jean-Claude	Lycée 50-57	Professeur des Ecoles	Chez Baron 16300 BARBEZIEUX
Mme CHENUDIERAS	GARDE Françoise	Collège EPS 43-49	Négociant	33, rue d'Humaud 16300 BARBEZIEUX
M. CHESSON	Maurice	LYCEE 54	Retraité enseignant	Place du Porche 11240 GRAMAZIE
M. CHEVRIER	Michel	Lycée 57-64	Ingénieur agronome	27, route de Châteauneuf 16440 NERSAC
Mme CONSTANT	Francine	Collège EPS 50-56	Cadre Comptable	12, rue sadi Carnot 16300 BARBEZIEUX
Mme COUDERC	ROBIN Jacqueline	Collège 46-53	Directrice d'école	50, rue Jenner 75013PARIS
M. COUILLAUD	Gérard		Viticulteur	Motard 17520 ST CIERS CHAMPAGNE
Mme COUSTÉ	Christiane		Employée de bureau	2, allée Paul Langevin 77420 CHAMPS/MARNE
Mme DAMÉ	DAMOUR Fernande	EPS 36-40	Infirmière RATP Insp. adj.	28, avenue Pasteur, Cité Verte 94250 GENTILLY
M. DAMOUR	Jean-Claude	Collège 47-54	Instituteur	Chez Charles, St Laurent des Combes 16480 BROSSAC
Mme DEBONO	LAZZERI Raymonde	58-65	Employée de mairie retraitée	61, rue des Chardonnerets 16300 BARBEZIEUX
DELAGE	Yvan	1964-1967	Retraité banque	Le Maine Gassaud 16360 CONDEON
Mme DELAHAYE	DUMONT Françoise	60-65	Agent assurance	17, bd Gambetta 16300 BARBEZIEUX

NOM	NOM de jeune fille ou/et Prénom	Années scolaires	Profession	Adresse
Mme DELAS	URBAIN Anne-Marie	45-52	Professeur	21, rue Maurice Guerive 16300 BARBEZIEUX
Mme DURAND	BOUCHERIE Françoise	58-67	Diététicienne	6, rue Millière 33000 BORDEAUX
M. FALBET	Ivan	Collège 39-42	Ingénieur E.C.E.	4, av. de la Terrasse 95160 MONTMORENCY
M. FAUCONNIER	Roland	Collège 39-42	Agronome retraité	1, rue Rousselet 75007 PARIS
M. FAUCONNIER	Daniel		Retraité ingénieur agro	25, rue François Rabelais 64500 St Jean de Luz ou Le crut – 17210 ST PALAIS DE NEGRIGNAC
Mme FLEURY	GIRAUD Jany	EPS collège 46-54	Professeur d'anglais	12, avenue du Général Leclerc 92340 BOURG-LA-REINE
M. FORGET	Guy		retraité	40, av. Félix Gaillard 16300 BARBEZIEUX
M. FOURNET	Michel	Collège 32-38	Artisan couvreur zingueur	25, rue Roger Bonnet 16000 ANGOULÊME
Mme FURET	Georgette	50-55	Retraîtée éducation nationale	Picombeau 17270 ST MARTIN D'ARY
Mme GALLET	PEROCHON Monique	Collège 46-55	Contrôleur au PTT	La Boucaudais 35830 BETTON
Mme GALLUT	HENRI Paulette	EPS 43-47	Chef sec. France Télécom	22, rue des Pilards 16300 BARBEZIEUX
Mme GARNIER	DELOMENIE Monique	57-65	PEGC	16, rue Pierre Viala 16130 SEGONZAC
M. GARON	Jean Pierre		Professeur honoraire des écoles	Le Mallardié 16190 BORS DE MONTMOREAU
Mme GAUDIN	Lucienne EPAUD	63668	laborantine	12, rue du Pontreau 86000 POITIERS
M. GAUTRIAUD	Paul	EPS 36-40	Aviculteur viticulteur	Le Carrefour – St Palais de Negrignac 17210 MONTLIEU-LAGARDE
Mme GEORGET	BEYRIERE Raymonde	27-34	Professeur	Résidence Le Cercle 14, Bld des Oiseaux 69 580 STHONNAY CAMP
Mme GEZE	CHAILLÉ DE NERE Annie	57-65	Institutrice spécialisée	Chemin de Maisonneuve 86800 SEVRES ANXAUMONT
M. GILARD	Francis	Collège 36-44	Conseiller à la Cour d'appel de Poitiers	Bécheresse 16250 BLANZAC
M. GINESTET	Jacky	50-55	Prof. des Sces Econ. et Soc.	13, bd des Ecasseaux 16340 - ISLE D'ESPAGNAC
Mme GINESTET	DEVALLAND M. Jeanne	53-60	Enseignement	13, bd des Ecasseaux 16340 ISLE D'ESPAGNAC
M. GIRARD	Guy	56-64	instituteur	La Font Maçon 16360 REIGNAC
M. GORET	Gérard	Collège 43-51	Commerçant	11, rue Albert-Nouel 16300 BARBEZIEUX
Mme GORET	BREGEAT jachie	EPS 46-51	Commerçante	
Mme GUILLON	Anne-Marie	57-59	Professeur	5, rue Porte Oiseau St Dye/Loire 41500 MER
M. GUSTIN	Yves	33-40	Instituteur	7B, rue des Mille fleurs 17137 NIEUIL /MER

NOM	NOM de jeune fille ou/et prénom	Années scolaires	profession	adresse
M. HADJ-MOKHTAR	Sdi	55-57	retraité	10, Avenue Alphan 75116 PARIS
M. HARMAND	Michel	79-80	Professeur	29, rue Charles 16230 MANSLE
Mme HERARD	SERPLET Denise	55-56		45, rue du Pont de St Clair 44630 PLESSE
Mme JARDRY	BARUSSEAU Suzette	50-54	Professeur d'anglais Retraitée	Saint Seurin 16300 BARBEZIEUX
M. JAY	Robert	Collège 28-42	Chirurgien dentiste Retraité	99 ter, rue Robespierre 33400 TALENCE
Mme JOHNSON	DUCROS Christiane		Maître de conférence retraitée	146, avenue le ru-Rollin 75011 PARIS
M. LADURE	Pierre	Lycée 60-64	Cadre de banque	3, av. du Mont Bâti 78160 MARLY LE ROI
Mme LAHITTE	PEIGNON Noëlle	Collège 56-63	Sténo dactylo	22, rue du Canada 17000 LA ROCHELLE
Mme LAMAZEROLLES	MARRAUD Michelle	65-73	Commerçante	2, rue du Minage 17130 MONTENDRE
Mme LAMBERT	DURAND Marie-Hélène	Collège 58-65	Pharmacienne	58, avenue de Mérignac 33700 MÉRIGNAC
M. LANDRY	Pierre Mathurin	Collège 40-50	Médecin	Place de l'Horloge 16360 BAINES- Ste RADEGONDE
Mme LASSIME	MOULINIER Annie	57-65	Gestionnaire	5, le Plein 16360 BAINES
Mme LEFOULON	BRIAUD Josiane		Assistante dentaire	Le Mas de la Chagnasse 16300 LACHAISE
Mr LEGER Patrick				Les Arpins 16300 VIGNOLLES
Mme LEGER	PERROCHON Geneviève	60-66	Viticultrice	Bois Noir, St Bonnet 16300 BARBEZIEUX
M. LELOUEY	Michel	42-55		720, chemin des Argelas 06250 MOUGINS
Mme LELOUEY	SYLVESTRE Monic	50657	Podologue	9, rue de l'empereur 45000 ORLEANS
Mme LEVEQUE	SARDIN Janine		Institutrice retraitée	4, route de St Junien 87600 ROCHECHOUART
M. LIMOUSIN	Jean Marie	Primaire jusqu'en 57		Chez Mainguenaud 16300 BARBEZIEUX
M. MAGUIS	Guy	Lycée 56-65	Comptable	17, Le Ligat 33710 BOURG/GIRONDE
M. MAILLET	Alban	Collège 39-46	Viticulteur retraité	45 Avenue Félix-Gaillard 16300 BARBEZIEUX
Mme MAILLET	PERRIER Hélène		Secrétaire d'administration.	
Mme MALLET	DAVIAS Claudette		Institutrice retraitée	Moulin des Terrodes 16300 CHALLIGNAC
M. MALLET	Louis		Retraité	

NOM	NOM de jeune fille ou/et Prénom	Années scolaires	Profession	Adresse
Mme MARRAUD	LEGER Christine			28, avenue de Paris 17210 CHEVANCEAUX
M. MATHIEU	Maurice	40-46	Chef d'établissement retraité	Résidence La Madeleine apt 112 22, av. de la Libération 86000 POITIERS
M. MAYOU	Michel	Collège 45-52	Principal de collège	9, Les Hulinières 50300 LE-VAL SAINT PÈRE
M. MENANTEAU	Pierre		Général CR.	27, av. Général de Gaulle 16300 BARBEZIEUX
Mme MENAUD	OIZEAU Pierrette	58-67	Laborantine	149 route du Val de Charente, Bussac/Charente 17100 SAINTES
Mme MERTZ	VERGER Simone	EPS collège 46-54	Institutrice retraitée	3, rue du 8 mai 16300 BARBEZIEUX
M. MEURAILLON	André	56-64	Directeur de banque	Terre de l'oissillon 16300 BARBEZIEUX
Mme MONJOU	VENTHENAT Colette			Résidence Montaigne 1, rue Montaigne 33200 BORDEAUX
M. MONJOU	Guy	Lycée 47-53	Enseignant retraité	42, avenue Jean Monnet 16370 CHERVES RICHEMONT
Mme MORILLON	BERRIT Jeanne	EPS 36-40	Sage femme	27, rue Sadi Carnot 16300 BARBEZIEUX
Mme NAU	Adrienne	Collège 27-35	Dir. de pouponnière retraitée	15, rue Paul Doumer 33400 TALENCE
Mme NAU	ROBERT Danièle	58-64	Agricultrice	Chez Texier Reignac 16360 BAIGNES
Mme NAU	TEXIER Henriette	Collège 36-43		Teurlay Clérac 17270 MONTGUYON
M. NAU	Bernard	62-67	Médecin	11, av. du 19 Mars 1962 17500 JONZAC
Mme NAU	GAUTRIAUD Annie	65-70	Médecin du travail	11, av. du 19 Mars 1962 17500JONZAC
Mme NAUDIN	BABIÈRE Maryse	Collège 42-49	Boulangère	20, route de Cognac 16130 GENSAC LA PALLUE
M. NIVET	Pierre	Collège 36-43	Médecin	17500 OZILLAC
Mme PALIN	Annie			Chez M. BECOT - 84, Grand Rue 16320 VILLEBOIS LAVALETTE
Mme PATUREAU	RICHET Michelle	56662	Retraitée	La Tortre 16360 CONDEON
M. PAUQUET	Bernard		Médecin	2, rue Maurice Guérive 16300 BARBEZIEUX
M. PERRIN	Michel	49-56	Ingénieur météo	BP 13664 98717 PUNAAUIA Tahiti French Polynésia
Mme PIGNON	Andrée	46-52	retraitée	26, rue du Général Roguet 92110 CLICHY

NOM	NOM de jeune fille ou/et Prénom	Années scolaires	Profession	Adresse
Melle PINARD	Anne-Claire	1995-1998	Professeur E..P.S.	43, rue Henri Fauconnier 16300 BARBEZIEUX
M. PINAUD	Jacques	Collège 38-45	Ingénieur divi. météo	75 Avenue des Tilleuls 17200 ROYAN
Mme PINAUD	FOURNET Henriette	Collège 42-47		
M. PINAUD	Yves	Collège 36-43	DDE Ingénieur chef	18, rue du Cygne 37000 TOURS
Mme POMPIGNAT	Ginette	Collège 43-49	Professeur	28 bis, rue de Beaumont 16800 SOYAUX
Mme POUPRY	Monique	56-63	Psychiatre	13, rue Brantôme 87100 LIMOGES
M. RABOIN	Yves - Rémy	43-50	Commissaire divisionnaire honoraire	11, rue du Général Gouraud 67000 STRASBOURG
Mme RAMBAUD	Jeanne	Collège 44-51	Directrice Maison de Retraite	46, av. de la République - 17210 MONTLIEU-LA-GARDE
M. RAUTURIER	Michel	69-75	Directeur Export	Terrier et Versennes Salles 16300 BARBEZIEUX
M. RAYNAL	Michel	Collège 39-43	Instituteur	29, rue de la République 16300 BARBEZIEUX
Mme RAYNAL	DRILHON Anne-Marie	EPS 43-50	Institutrice	
Mme REAL	RENARD Hélène			3, place de l'Église 17270 NEUVICQ
Mme RENAUDET	DESMORTIERS Gisèle	49-54	Institutrice retraitée	230 ter, route de Montbron 16000 ANGOULEME
Mme REY	NAULET Jacqueline	EPS lycée 50-55	Institutrice	54, av. Félix-Gaillard 16300 BARBEZIEUX
M. REYNAUD	Dominique	65-72	Médecin	48, rue des Fosses 16200 JARNAC
Mme REYNAUD	COIFFARD Marie-Line	66-73	Députée	
M. RIGOU	Michel	Collège 38-45	Vétérinaire	Pleine Selve - Bel Air 33820 PLEINE SELVE
M. ROLLAND	Guy	Lycée 55 et 60-62	Professeur EPS	Les terres de l'oisillon 16300 BARBEZIEUX
Mme ROUSSEAU	DIEU Solange	Lycée 60-64	Secrétaire	14, avenue Aristide Briand 16300 BARBEZIEUX
Mme ROUSSILLON	ROYER Josette	Lycée 60-65	Secrétaire adm. Milieu hospilier	19, rue d'Hunaud 16300 BARBEZIEUX
M. SAUVAITRE	Daniel			LeTastet- 16360 REIGNAC
M. SERVANT	Jacques	Collège 21-30	Pharmacien biologiste	8, rue de la Closerie 78240 CHAMBOURCY

NOM	NOM d'élève fille ou/et prénom	Années scolaires	Profession	Adresse
Mme SERVANT	Josette		retraîtée	14, rue Gramme 75015 PARIS
Mme TEXIER	Marie-Claude	58-65	Enseignante	Rue Galilée 49 4, rue Pierre Paul Riquet 33700 MERIGNAC
Mlle THOMAS	Madeleine	EPS 35-39	Retraîtée	9, rue du 11 Novembre 16300 BARBEZIEUX
M. TILHARD	Jean-Louis	Lycée 57-65	Prof. agrégé d'histoire	1, rue Froide 16000 ANGOULÊME
M. TROCHON	Michel	43-55	Pharmacien	4, allée des Vagues 17200 ROYAN
Mme TROCHON	LEMAIGRE Eliane			
M. TURCOT	Jean	Lycée 39-51	Officier général	Bretagne 1 - Rés. du parc de Lormuy 91240 SAINT-MICHEL-SUR-ORGE
Mme TURPIN	PHÉLIPPEAU Marie-Claire	Lycée 56-65	Employée de banque retraîtée	20, rue D'-Meslier 16300 BARBEZIEUX
Mme VENTHENAT	BOISSON Madeleine	44-45		Moulin de Talanche 16210 BAZAC
M. VERDAUT	Jean-Claude		Horloger retraité	31, rue Marcel Jambon 16300 BARBEZIEUX
Mme VERGERAUD	METRASSE Françoise		Chirurgien dentiste retraîtée	39, route du Mas 16710 SAINT- YRIEIX
M. VERNINE	Francis	Col. lycée 48-58	Représentant retraité	4, rue de Basses Douves 16300 BARBEZIEUX
Mme VINET	BOUTIN Monique	57-61	Enseignante retraîtée	62, route du Moulin Neuf 17520 CELLES
Mme YONNET	BORDES Suzanne	Collège 43-49	Secrétaire mairie Caissière C.E.P.	Rue de l'Etang Vallier 16480 BROSSAC



SYMPATHISANTS

NOM	NOM de jeune fille ou/et prénom	Années scolaires	Profession	Adresse
Mme DUPONT	GUIROY Elisabeth			L'orée du Bois 157, rue Joliot Curie 69005 LYON
Mme MOREAU	DE LA HOUSSAYE Henriette		Retraitée éducation nationale	28, boulevard Chabasse 16000 ANGOULEME
Mme PINEAU	Madeleine			3, rue de la Chênaie 33170 GRADIGNAN
Mme RIGOU	Jeanne			52, rue André Messager 33400 TALENCE

Depuis le 1^{er} janvier 2004 le bureau de l'amicale accepte de nouveaux adhérents qui ne sont pas d'anciens élèves du collège, des EPS ou du Lycée de Barbezieux. Nous accueillons avec plaisir ces « SYMPATHISANTS » (conjointes d'anciens élèves, professeurs, agents administratifs, autres...) qui reçoivent les mêmes prestations pour les mêmes cotisations que les adhérents.



une équipe à votre service



du mardi au vendredi
 de 9 h à 12 h 15
 de 14 h à 18 h 30

le samedi
 de 9 h à 12 h 15

lundi
 sur rendez-vous

15, boulevard Gambetta - 16300 BARBEZIEUX Tél. : 05 45 78 15 66 - fax : 05 45 78 38 24